


FRANZ-OLIVIER  
GIESBERT

# L'IMMORTEL

ROMAN

A black and white photograph showing a man in silhouette, wearing a hat, looking out of a window. The window frames a harbor scene with buildings and boats. The man is positioned in the center, looking towards the right. The water is a light blue-grey color, and the buildings in the background are dark. The overall mood is somber and mysterious.

*22 balles pour un seul homme*

Flammarion **NOIR**

Extrait de la publication





L'Immortel

DU MÊME AUTEUR

- La tragédie du président*, Flammarion, 2006 ; J'ai lu, 2007.
- L'Américain*, Gallimard, 2004 ; Folio, 2006.
- L'Abatteur*, Gallimard, 2003 ; Folio, 2006.
- Mort d'un berger*, Gallimard, 2002 ; Folio, 2004.
- Le Sieur Dieu*, Grasset, 1998 ; Folio, 2007.
- La Souille*, Grasset, 1995 ; Livre de Poche, 1997.
- François Mitterrand, une vie*, Seuil, 1996 ; Points, 1997.
- Le Vieil Homme et la mort*, Gallimard, 1996 ; Folio, 1997.
- La Fin d'une époque*, Fayard, 1993 ; Points, 1994.
- L'Affreux*, Grasset, 1992 ; Livre de Poche, 1994.
- Le Président*, Seuil, 1990 ; Points, 1991.
- Jacques Chirac*, Le Seuil, 1987 ; Points, 1995.
- Monsieur Adrien*, Le Seuil, 1982 ; Points 1991.
- François Mitterrand ou la tentation de l'histoire*,  
Le Seuil, 1977 ; Points, 1990.

Franz-Olivier Giesbert

# L'Immortel

Flammarion

© Flammarion, 2007.  
ISBN : 978-2-0812-0348-8

*À Marseille,  
ma merveille*





## Avertissement

Écrire un roman, c'est faire du vrai avec du faux et du faux avec du vrai. Dans ce livre, toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé n'est donc pas tout à fait fortuite. Je me suis inspiré de faits réels et, ensuite, j'ai tout inventé. Résultat : tout est vrai et tout est faux, comme dans les livres, comme dans la vie, comme à Marseille.



## Prologue

C'était une de ces journées où le cagnard ramollit tout. Les réflexes, les conversations et tous les bruits qui se fondent dans la même rumeur flasque.

Charly réparait ses filets sur le port de Cassis. On aurait dit un vieux pêcheur professionnel, tant ses gestes semblaient naturels. Vêtu seulement d'une casquette et d'un maillot de bain, il s'était assis à même le quai, à côté de son bateau.

Ses yeux ne clignaient pas, ou peu. D'où un regard intense qui vous passait à travers : quand il vous observait, on était toujours tenté de se retourner. Le front large, le nez un peu busqué, deux grosses rides entre les sourcils, il semblait ruminer quelque chose mais avec un air débonnaire. On l'appelait l'Immortel.

Il ne vit pas arriver l'homme. Assez distingué malgré des sourcils abondants et des lèvres charnues, il avait, lui aussi, la soixantaine et transpirait des cordes sous son costume noir à rayures. Sa chemise et sa cravate étaient trempées comme des serpillières. C'était Martin Beaudinard, expert-comptable, ancien adjoint au maire et, depuis plusieurs années déjà, trésorier de l'Olympique de Marseille. Le meilleur ami de Charly Garlaban.

« Je t'ai cherché partout, dit-il en retirant sa veste. Pourquoi ne réponds-tu pas sur ton portable ? »

Charly leva les yeux qu'il plissa aussitôt, comme s'il réfléchissait, mais c'était à cause du soleil. Après un silence, il laissa tomber sur le ton de quelqu'un qu'on dérange :

« Tu vois bien que je suis occupé.

— Tu n'es pas raisonnable, Charly.

— Pourquoi ça ?

— Tu ne devrais pas t'afficher comme ça, sur le port, alors que ce jobastre de Vasetto veut te faire la peau. Tu vas finir par en prendre une. »

Alors que Charly retournait à ses filets, Martin Beaudinard reprit :

« Il est après moi aussi, tu sais. Je suis tout le temps suivi.

— Toujours par le même type ?

— Oui, le bossu dont je t'ai parlé.

— Je ne comprends pas. J'avais pourtant donné des instructions. »

Charly tendit son bras, puis :

« Passe-moi ton portable. Depuis le temps, tu devrais savoir que ça ne sert à rien de m'appeler sur le mien. Même le nouveau. Il est dans un bar et je m'en sers juste pour relever les messages. »

Charly avait décidé qu'un portable était un indic, doublé d'une balance. Il est vrai qu'il permet tout. De vous écouter. De vous localiser. De vous suivre à la trace. Même éteint, il vous trahit en vous faisant repérer. Il donne raison aux auteurs de science-fiction qui prédisaient qu'un jour toute l'espèce humaine serait pourvue d'un mouchard. Les bovins gardent une puce électronique à l'oreille, de la naissance à l'abattoir ; les gens, eux, ont désormais un portable à la main : c'est le même principe.

Après avoir composé un numéro en poussant un gros soupir, Charly dit à la personne qui décrochait :

« C'est moi... Je suis triste. »

Un blanc s'ensuivit, au bout de la ligne.

« Je suis même très triste, insista Charly.

— On ne fait pas toujours ce qu'on veut, Charly, répondit son interlocuteur après avoir marqué un nouveau temps d'arrêt.

— J'ai payé pour ce travail, non ?

— Tu as payé. La moitié. L'autre, ce sera après, comme on fait d'habitude.

— Donc, maintenant, tu dois régler le problème.

— Un problème, ça ne se règle pas d'un claquement de doigts, tu sais ça autant que moi, Charly. Il faut préparer les choses. Il faut s'organiser.

— Tu as déjà eu tout le temps pour ça.

— On n'est pas des surhommes.

— Écoute-moi bien, petit. Si tu ne règles pas ce problème d'ici la fin de la semaine, c'est toi qui va devenir un problème et tu sais ce que je fais avec les problèmes, moi, hé, tu le sais ?

— Oui, je le sais. Tu me donnes jusqu'à quand ?

— Vendredi. Sinon, je vais me fâcher et je n'aime pas quand je me fâche. Je fais des choses qui me déplaisent et que je regrette après.

— Te fâche pas, Charly, je t'en supplie. Je ferai le travail.

— Tu as intérêt. »

En disant ça, Charly avait un sourire sur les lèvres et une ironie dans la voix. C'était son truc : proférer ses pires menaces sur un ton badin, comme s'il fallait les prendre à la blague.

Charly interrompit la conversation au milieu d'une phrase de son interlocuteur qui continuait à protester de sa bonne foi.

En rendant son portable à Martin, Charly haussa les épaules :

« Bon, je suis sûr qu'il va très vite régler le problème, maintenant... »

Sur quoi, Charly se redressa lentement, en refusant l'aide de Martin Beaudinard qui lui tendait le bras. Il était fier quoiqu'un peu démâté depuis son « accident », le pauvre vieux. Quand il fut enfin debout sur ses jambes moulues, il proposa à l'expert-comptable de venir boire de l'eau, sur son bateau.

C'était un bateau de pêche, ridé comme une vieille pomme, qui avait l'âge où meurent les bateaux, mais Charly lui était très attaché, « personnellement », comme il disait. Il sentait le fuel, l'huile de graissage et le poisson pourri. Un chat gris et un chien jaune sommeillaient à l'ombre, tout près l'un de l'autre. Ils étaient tellement absorbés par leur activité qu'ils daignèrent à peine lever une paupière quand Charly et son ami s'amenèrent.

Pendant que Charly sortait deux bouteilles d'eau de la glacière, Martin Beaudinard demanda :

« Tu en as réglé combien, de problèmes, dans ta vie ? »

Charly répéta, comme s'il ne comprenait pas la question :

« Combien ? »

Il ferma les yeux, sans doute pour signifier qu'il se concentrait, puis murmura :

« Est-ce que je sais, moi ? Je n'ai jamais compté.

— Mille ?

— Sûrement pas. Quelques dizaines, tout au plus.

— Allez, au moins cent. Regarde déjà combien tu viens de calibrer de types en quelques semaines. Un vrai massacre. »

Charly n'aimait pas cette conversation et changea brusquement de sujet :

« Sais-tu que mon nouveau chat est alcoolique ?

— Tu m'as dit ça, l'autre jour.

— Le soir, il me fait tout un cirque si je ne lui ai pas donné un peu de bière. Figure-toi qu'il boit même du vin, maintenant. Tu veux voir ? »

Sans attendre la réponse, Charly prit une bouteille de vin dans la glacière et en versa une rasade dans l'écuelle du chat qu'il appela en faisant des bruits de baiser.

Le chat se précipita sur l'écuelle et but son vin d'une traite. Le chien qui l'avait suivi se contenta de humer puis de laper une rinçollette, à tout hasard, avant de repartir dépité. L'autre continua à lécher le récipient longtemps après qu'il fut vide avant de réclamer une nouvelle tournée avec des miaulements revendicatifs.

« Pas question », dit Charly qui lui fit signe de dégager.

Le chat s'exécuta, la queue relevée et le poil hérissé. L'alcool le rendait agressif. Il retrouva sa place auprès du chien, sur le pont.

« C'est drôle, reprit Charly, un chat qui s'appelle Coca et qui est alcoolique. »

Charly aimait les bêtes. À la manière d'un saint François d'Assise qu'il paraphrasait volontiers, il les considérait comme ses frères et sœurs. Déjà, quand il était en classe de quatrième au lycée Thiers de Marseille, l'année où Martin Beaudinard devint son meilleur ami, il avait sauvé un moineau tombé du nid. Jamais il ne s'en séparait. En cours, l'oiseau ne quittait pas sa poche. Mais chez ses parents, il adorait picorer dans les assiettes ou



se poser sur les cheveux de son bienfaiteur. Un farceur qui savait rester raisonnable quand il le fallait. Un jour, il avait disparu et Charly ne s'en était pas remis. C'était un sentimental qui ne se remettait jamais de la perte des siens.

Il avait toujours prévu de se retirer un jour dans une ferme du côté de Sisteron, dans les Alpes-de-Haute-Provence. Des pots-de-vin aux élus de tous bords ont permis aux grandes surfaces de proliférer partout ou presque en Provence. Un cancer qui détruit les commerces des centres-ville, distillant ainsi, dans les rues vides, une peur sourde qui profite à l'extrême droite. Sisteron restait l'une des rares exceptions, dans la région. Charly comptait finir sa vie par là-bas, au milieu des bêtes. Des ânes et des chèvres, surtout. Il y pensait de plus en plus, ces temps-ci. C'était sa patantare, ce rêve d'un ailleurs qui nous fait tous vivre. Tous les jours ou presque, il passait en revue les petites annonces immobilières du quotidien *La Provence*.

« Tu devrais te couvrir le chef », dit Charly en tendant une casquette à Martin qui, après l'avoir enfilée, retira sa chemise qu'il mit à sécher sur le bord.

L'amitié, c'est de l'amour, mais sans les mots, les serments et tout le reste. C'est plus reposant. Charly et Martin se connaissaient depuis une cinquantaine d'années. Eussent-ils quelque chose à se dire, ils n'avaient pas besoin de se parler. Ils pouvaient rester des heures ensemble sans ouvrir la bouche.

C'est ce qu'ils firent pendant une vingtaine de minutes, assis sur le bord du bateau, à l'ombre de la cabine, en se laissant bercer par l'eau molle du port. Jusqu'à ce que Charly dise :

« Je crois que je vais me ranger.

— Tu dis toujours ça mais tu ne pourras jamais.

— Il faut que je quitte Marseille avant que Marseille me quitte.

— Fais attention, Charly.

— J'ai jamais fait attention. Ce n'est pas à mon âge que je vais commencer.

— T'as quand même pas oublié ce qui t'est arrivé au parking d'Avignon. Moi, je crains que, le jour où tu prendras ta retraite, tu ne fasses plus peur et que le jour où tu ne feras plus peur, eh bien... »

Les paroles suivantes se perdirent dans le mistral qui se levait. Charly ne lui demanda pas de répéter. Il connaissait par cœur le discours de Martin qui, ne voulant pas qu'il dételle, le lui servait souvent avec passion. À croire que son intérêt avait pris le pas sur la fidélité : son cabinet d'expert-comptable était devenu l'un des plus gros de Marseille grâce à son truand d'ami.

« La peur, t'as raison, y a que ça de vrai, dit Charly. Dans les boîtes, les portes s'ouvrent devant nous, les tables se dégagent, les filles nous badent et le champagne coule à flots. D'un clin d'œil, on fait la pluie et le beau temps. Alors, évidemment, on s'encroite, on s'écoute pisser, nos chevilles enflent. C'est là que les malheurs commencent. Les voyous sont rarement à la hauteur. Souvent, ce ne sont rien que des minus, des roudoudous... »

Le chien se leva et quémanda un ba qu'il reçut avant de lécher, en retour, les lèvres de son maître.

« On fait quand même un drôle de métier, reprit Charly. On amasse de l'oseille toute sa vie mais on ne peut jamais en profiter vraiment. Sinon, on se fait coffrer par les poulets qui vous demandent d'où elle vient. On a beau acheter des tickets de tiercé gagnants à des caves, pour la blanchir, ça ne suffit jamais vraiment. En plus de ça, une fois qu'on est entré là-dedans, souvent par hasard, on ne peut plus en sortir. C'est une damnation,

le Milieu. T'es condamné à y rester et même à crever dedans. Si tu décides de t'arrêter pour de bon, tu peux être sûr qu'un jour, quelqu'un viendra frapper à ta porte pour venger son père, son frère ou son oncle, adieu pays. Et pourtant j'ai envie d'autre chose, de vraie vie. Tu comprends, cousin ? »

Charly disait ça sur le ton de celui qui a bien l'intention de vivre jusqu'à sa mort. Elle l'attraperait vivant et encore, rien qu'à regarder ses yeux perçants, on pouvait douter qu'elle l'attrapât un jour.

PREMIÈRE PARTIE

L'assassin frappe trois fois

TABLE

QUATRIÈME PARTIE  
La chute de la « Marraine »

|  |     |
|--|-----|
| 40. Feu sur Aurélio.....                     | 253 |
| 41. « Atteinte aux droits de l'homme » ..... | 259 |
| 42. La prière de Ganagobie.....              | 265 |
| 43. Le déshabillage du Rascous.....          | 269 |
| 44. La sonnerie des cors.....                | 273 |
| 45. Un vrai-faux suicide.....                | 279 |
| 46. Le Requiem des faux-culs .....           | 287 |
| 47. Repas de famille.....                    | 291 |
| 48. Soupçons.....                            | 295 |
| 49. La cérémonie des adieux .....            | 299 |
| 50. Les grands vers du nez .....             | 307 |
| Épilogue .....                               | 313 |
| Remerciements.....                           | 316 |

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELJN000141N001  
Dépôt légal : mai 2007